

QUELQUES PAS DE PLUS VERS UNE ÉCOLOGIE DE L'ESPRIT, UNE UNITÉ SACRÉE

Gregory Bateson

(extraits)

L'homme est une créature extrêmement malléable : il peut continuellement changer de point de vue.

Les biologistes ont travaillé dur pour dé-mentaliser le corps, et les philosophes ont désincarné l'esprit.

Il me paraît important, pour la conception que nous avons de la responsabilité d'accepter d'une façon catégorique l'unité du corps et de l'esprit.

Le monde tel qu'il le voit paraît confirmer le monde qu'inconsciemment il imagine.

Actuellement, je m'intéresse beaucoup aux systèmes sociaux qui présentent ce genre de caractéristiques et à la façon dont on pourrait envisager de les corriger. Du moment que vous trouvez ces processus de formation d'habitudes, qui d'ailleurs ne sont pas l'apanage des organismes individuels — ils se produisent aussi dans les écosystèmes ou même dans les villes —, vous rencontrez ce que les spécialistes des ordinateurs appellent une programmation « dure » : une certaine caractéristique du comportement du système est ancrée si profondément qu'elle affecte presque tout ce que le système fait, et seul un changement violent peut modifier cette programmation en profondeur.

Nous avons affaire à des descriptions, à des représentations de second ordre de ce qui existe. Sur ce qui existe au départ, nous ne savons rien. Nous n'y avons pas accès. La chose-en-soi est toujours, et inévitablement, hors d'atteinte.

Je dis qu'il y a une façon non quantitative et non linéale de concevoir les choses qui est commune au processus de l'évolution et au processus de la pensée. C'est pourquoi l'épistémologie et l'évolution vont main dans la main. Et, naturellement, les problèmes de la relation corps/esprit s'y rattachent. Ce que vous pensez de l'évolution sera le reflet de ce que vous pensez des relations corps/esprit et de ce que vous pensez de la pensée. Tout cela va ensemble.

Les atomes n'ont pas d'idées, bien que les « atomes » soient des idées d'homme, bien sûr.

Nous avons, d'un côté, l'édifice de l'intellect où l'implicite avait fait l'objet d'un élégant développement à partir de prémisses et de postulats « auto-évidents », pour arriver à des grandes tautologies comme l'arithmétique et la géométrie euclidienne. Mais aucune d'entre elles ne pourra jamais servir de cadre explicatif pour l'apprentissage et l'adaptation parce que la logique classique n'a jamais su admettre les oscillations et les contradictions des systèmes récursifs.

Nous réalisons une opération d'abstraction, à partir de la relation et des expériences d'interaction, pour créer des « objets » et les doter de certaines caractéristiques.

Le système, c'est l'homme et l'environnement ; introduire la notion de « contrôle » revient à tracer une frontière entre les deux et à présenter l'homme comme s'il était contre l'environnement.

Nous avons longtemps débattu pour savoir si un ordinateur pouvait penser. La réponse est « non ». Ce qui pense, c'est le circuit total, circuit qui peut comprendre un ordinateur, un homme et un environnement. On pourrait tout autant se demander si un cerveau peut penser et, à nouveau, la réponse serait « non ». Ce qui pense, c'est un cerveau à l'intérieur d'un homme appartenant à un système qui comprend un environnement. Tracer une frontière entre une partie d'un système qui réalise la majeure partie du traitement des informations pour le système plus large et le système auquel elle appartient revient à créer une entité mythologique qu'on appelle habituellement un « soi ». Selon mon épistémologie, il faut considérer le concept de soi, de même que toutes les frontières arbitraires qui délimitent des systèmes et des sous-systèmes, comme un trait de la culture locale qu'il ne faut d'ailleurs pas négliger, vu que des monstres comme ceux-là sont toujours susceptibles de devenir des foyers de pathologie. Les frontières arbitraires qui ont eu leur utilité pour l'analyse des données deviennent trop facilement des champs de bataille sur lesquels on tente de tuer un ennemi ou d'exploiter un environnement.

La logique est un modèle très pauvre du monde du processus mental.

Nous avons tous tendance à nous raccrocher à l'illusion que nous sommes capables de perception directe, non codée, libre de toutes épistémologie.

Lorsque je vous regarde, ce que je vois, c'est, en fait, l'image que je me fais de vous, et vous voyez l'image que vous vous faites de moi. Ces images nous semblent projetées sur le monde extérieur, mais elles sont bien loin d'être ce que nous pensons qu'elles sont quand nous disons : « nous le voyons. » Pour citer à nouveau Korzybski : « La carte n'est pas le territoire », et ce que je vois, c'est ma carte d'un territoire (partiellement hypothétique) qui se trouve là, dehors : votre visage, votre chemise verte, etc.

Il semble que très peu de gens se rendent compte de l'énorme « puissance » théorique de la distinction entre ce que je « vois » et ce qui se trouve là, dehors. La plupart supposent qu'ils voient ce qu'ils regardent, et s'ils font cette hypothèse, c'est que les processus de la perception sont totalement inconscients.

Je peux être conscient de tourner les yeux dans une direction et je peux être conscient de l'image des choses qui se trouvent dans cette direction. Mais entre ces deux moments, ou ces deux éléments de perception, je n'ai conscience de rien.

Ma machinerie mentale ne me donne pas de nouvelles de ses processus mais seulement de ses résultats.

Il apparaît donc que l'adaptation et la dépendance sont des phénomènes très proches l'un de l'autre.

Dans notre univers, les chaînes causales ne survivent à travers le temps que si elles sont récursives. Elles « survivent » c'est-à-dire, littéralement, vivent sur elles-mêmes.

Si l'univers est récursif, alors nos explications et notre logique doivent également être fondamentalement récursives.

Nous sommes en grande partie responsables de nos propres perceptions.

Je suis conscient de me livrer à toutes sortes de manipulations pour introduire du sens dans mes perceptions. J'ai toujours fait ça, naturellement, et tout le monde le fait. Nous travaillons dur pour attribuer un sens, selon notre épistémologie, au monde que nous pensons voir.

Personne ne connaît le terme de cette progression qui commence par l'unification de l'observateur et de l'observé, du sujet et de l'objet, en un seul univers.

Pas mal de gens m'ont demandé ces derniers jours: « Que diable entendez-vous par écologie de l'esprit ? » Eh bien, ce dont je veux parler, plus ou moins, c'est du genre de choses qui se passent dans la tête de quelqu'un, dans son comportement et dans ses interactions avec d'autres personnes, lorsqu'il escalade ou descend une montagne, lorsqu'il tombe malade ou lorsqu'il va mieux. Toutes ces choses s'entremêlent et forment un réseau qui, dans le jargon local, s'appelle un mandata. Je suis plus à l'aise avec le mot « écologie » mais ce sont des idées qui se recouvrent fort. On y trouve à la base le principe d'une interdépendance des idées qui agissent les unes sur les autres, qui vivent et qui meurent. Les idées meurent parce qu'elles ne s'ajustent pas aux autres. Nous arrivons ainsi à l'image d'une sorte d'enchevêtrement complexe, vivant, fait de luttes et d'entraïdes, exactement comme sur n'importe quelle montagne, avec les arbres, les différentes plantes et les animaux qui y vivent et qui forment, en fait, une écologie. A l'intérieur de cette écologie, on trouve quantité de thèmes que l'on peut disséquer et analyser séparément. Naturellement, on fait violence au système entier si on considère les différentes parties de façon séparée; c'est pourtant ce que nous faisons tous, du simple fait que nous pensons, parce qu'il est trop difficile de penser à tout en même temps.

Ce dont je veux parler c'est du genre de choses qui se passent dans la tête de quelqu'un, dans son comportement et dans ses interactions avec d'autres personnes. (...) Toutes ces choses s'entremêlent et forment un réseau. (...) On y trouve à la base le principe d'une interdépendance des idées qui agissent les unes sur les autres, qui vivent et qui meurent. (...) Nous arrivons ainsi à l'image d'une sorte d'enchevêtrement complexe, vivant, fait de luttes et d'entraïdes, (...) et qui forment en fait une écologie. A l'intérieur de cette écologie, on trouve quantité de thèmes que l'on peut disséquer et analyser séparément. Naturellement, on fait violence au système entier si on considère les différentes parties de façon séparée; c'est pourtant ce que nous faisons tous, du simple fait que nous pensons, parce qu'il est trop difficile de penser à tout en même temps.

L'évolution est affaire d'essais et d'erreurs.

La question de la pensée, de l'apprentissage, se met à ressembler fortement à la question de l'évolution dès que vous vous rendez compte que le processus est toujours partiellement expérimental — ressentir, saisir, explorer. On appelle cela les « essais et erreurs » à travers lesquels vous trouvez votre chemin.

En englobant tout cela d'un vaste regard, je vois une danse, pour ainsi dire, une danse d'idées en progression, qui vont leur chemin et forment un tissu qui nous inclut.

En fait, ce qui est en train de se passer dans la science, c'est qu'on assiste à l'élaboration d'une philosophie qui rejette les contours et qui retient les relations, nous ne pensons plus aux choses elles-mêmes. Nous ne pensons qu'à ce qui se passe entre elles, ainsi qu'aux relations entre les relations.

Nous voici donc flottant dans un monde qui n'est que changement, alors que nous en parlons comme si il y avait un élément statique dans ce monde. Mais tout ce que je peux dire quand j'explore le monde en face de moi, c'est que tout ce que j'ai à ma disposition, ce sont des comptes rendus sur les endroits où les choses apparaissent différentes. C'est ainsi que nous vivons. (...) Cela veut donc dire qu'il existe un agrégat, un entrelacs de différences (...).

Vous ne traitez qu'avec la relation entre cette chose et une autre, ou entre cette chose et vous ou une partie de vous, jamais avec la chose elle-même. Vous vivez dans un monde qui n'est fait que de relations.

Ne pensez pas comme on vous a appris à le faire, (...) mais pensez toujours en termes de relations entre les éléments.

La « fonction » est inhérente aux relations et non aux choses.

D'abord, toute vie mentale est reliée au corps physique comme la différence, ou le contraste, est liée au statique et à l'uniforme. Ensuite, j'ai soutenu que le regard posé sur le monde sous l'angle des choses est une distorsion entretenue par le langage, et qu'une vision correcte du monde doit se fonder sur les relations dynamiques qui contrôlent la croissance.

Remarquez au passage que la notion de possessivité apparaîtrait sous un jour bien différent si nous la considérions non pas d'un point de vue numérique, en francs ou en dollars, mais de façon relationnelle.

Le contexte d'apprentissage n'est pas un événement isolé, il est inclus dans un tissu relationnel global.

L'économie est une création des scientifiques et non quelque chose qui existe dans le monde comme une sorte de cause déterminante ou « fondamentale ».

La notion de possessivité apparaîtrait sous un jour bien différent si nous la considérions non pas d'un point de vue numérique, mais de façon relationnelle.